

# GYASMINE GALENORN



**H**ARVEST HUNTING  
LES SCEURS DE LA LUNE - TOME 8



Yasmine Galenorn

---

## *Harvest Hunting*

Les Soeurs de la lune – 8

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sandra Kazourian

Milady

---

*Je dédie ce roman à l'esprit de l'automne ainsi qu'à son seigneur  
Et à tous ceux qui suivent la voie des moissonneurs*

---

« *On ne peut pas ménager la chèvre et le chou.* »

Proverbe du xiii<sup>e</sup> siècle

« Toutes les choses de ce monde montrent en octobre le chemin du retour : le marin retrouve la mer, les voyageurs les murs et les clôtures, les chasseurs les champs, les vallées et le cri long de leurs chiens, l'amant revient à celle qu'il a laissée. »

Thomas Wol

# Chapitre premier

---

Une délicieuse odeur me chatouillait les narines. Je traversai la salle bondée en humant l'air et me retrouvai bientôt devant la source de l'effluve : le buffet.

Menolly et moi venions de marier une nouvelle fois notre sœur, amenant ainsi le compte à un, deux, trois époux, simultanément. Trillian faisait un superbe marié goth dans son pantalon en cuir assorti à l'obsidienne lumineuse de sa peau, son débardeur noir et son manteau de velours rouge sang.

Flam et Morio portaient les mêmes tenues qu'à leur mariage avec Camille. Le dragon impeccable comme toujours, arborait un jean moulant immaculé, une chemise bleu pâle et un gilet azur et or sous son long manteau blanc. Ses cheveux argentés dansaient autour de lui comme des serpents. Le *Yokai* resplendissait dans son kimono rouge et or rehaussé d'un katana d'apparat, avec sa longue chevelure noire tombant en cascade dans son dos.

Quant à ma sœur, elle était naturellement à croquer. Sa robe de prêtresse en étoffe légère, si fine que je distinguais ses sous-vêtements à travers, avivait encore l'éclat de ses cheveux couleur aile de corbeau. En tant que prêtresse officielle de la Mère Lune, elle devait désormais porter ses habits de cérémonie dans les grandes occasions.

Tous les quatre s'étaient présentés devant Iris – une nouvelle fois promue maîtresse de cérémonie – pour passer ensemble une variante du rituel de symbiose de l'âme, destinée à inclure le Svartan dans le cercle. Menolly et moi tenions naturellement le rôle de témoins. Je portais une robe de soirée couleur or ; celle de ma sœur était noire et parsemée de cristaux scintillants.

À présent, nous allions entamer les réjouissances. Je lançai un rapide coup d'œil au calendrier accroché au mur. Il indiquait le 22 octobre. Samhain, la fête des morts, arrivait à grands pas. Un mois plus tôt, jour pour jour, nous prenions d'assaut le bunker de la broyeuse d'os – avec le succès que l'on sait.

Le souvenir de cet épisode me força à affronter un autre problème que je fuyais depuis un certain temps. Mon regard se posa sur Chase Johnson. Assis seul à une table de l'autre côté de la pièce, observait la foule de convives avec curiosité. Sans réfléchir, j'allai m'asseoir en face de lui. En me voyant approcher, il prit un air indifférent.

— Je trouve le mariage très réussi, commençai-je en tripotant nerveusement la serviette posée sur la table. Pas toi ?

— Si. C'est charmant, confirma-t-il en clignant lentement des yeux. (Je me demandai ce qu'il pensait vraiment.) Mais Camille me semble un peu stressée. Que se passe-t-il ?

Je constatai que sa façon de s'exprimer, au moins, restait la même. C'était bien la seule chose qui soit encore normale chez lui.

— Notre père a boycotté le mariage. Il s'opposait farouchement à cette union. Officiellement, il affirme que Camille a renoncé à ses obligations vis-à-vis de l'OIA en devenant prêtresse et en acceptant de rejoindre la cour d'Aeval, et qu'il pourrait laisser penser qu'il lui pardonne en montrant aujourd'hui. J'ai peur de ce qui se passera le jour où elle prêtera vraiment serment à la reine... !

— Parce qu'elle a renoncé à ses obligations ? répéta Chase. Après tout ce qu'elle a fait pour eux... C'est injuste ! Je sais qu'il s'agit de ton père mais là, il déconne sérieusement, termina-t-il en buvant une gorgée de champagne.

Pour la première fois en un mois, j'apercevais chez lui un peu de son ancienne personnalité. Je regardai les cicatrices pâles qui lui couvraient les mains. Physiologiquement parlant, il se remettait

ses profondes blessures à une vitesse remarquable. Il avait tout de même eu les chairs lacérées plusieurs organes perforés. Mais son esprit mettrait longtemps à guérir des effets de la potion qui, tout en le sauvant, avait brisé sa vie en milliers de morceaux, avant d'arranger à nouveau les éclats en un puzzle chaotique. Notre couple était, au mieux, sur un terrain mouvant.

— Camille a accepté que Morgane la forme et, pire encore, elle a promis de s'allier à la cour sombre d'Aeval. Père le prend comme un affront personnel. Elle n'a pourtant pas le choix. Ces ordres lui viennent directement de la Mère Lune.

— Ouais, j'avais compris, soupira-t-il en jouant avec sa flûte.

— Elle nous a tous portés à bout de bras, à la mort de ma mère, poursuivis-je. Sans elle, nous n'aurions plus de famille que le nom. Malgré cela, Père s'est montré terriblement cruel envers elle à sa dernière visite. Si tu savais comme ça m'énerve qu'il n'ait même pas daigné venir au mariage de sa propre fille ! Notre cousin Shamas s'efforce de combler le vide, mais ce n'est pas la même chose.

— Qu'est-ce qu'il lui a dit ? Au fait, ça ne craint rien si je bois de l'alcool ? La dernière fois que c'était avant l'accident.

— Non, ne t'inquiète pas. On ne t'a pas changé en vampire. Tu peux toujours manger et boire ce que tu veux.

Je baissai les yeux vers mes mains. Même si je restais loyale envers mon père, je ne pouvais pas jouer sciemment les aveugles.

— Il a envenimé les choses. Après son départ, Camille pleurait, roulée en boule sur le canapé. Flam est entré au moment où il parlait de la déshériter. Il a menacé de se changer en dragon et de transformer Père en bacon grillé.

— Ah, merde. Ça n'a pas dû arranger la situation.

— En fait, ils se regardaient encore en chiens de faïence quand Menolly est arrivée ; elle a ordonné à Flam de se calmer et à notre père de rentrer chez lui. Ce n'était pas beau à voir. Pas beau du tout.

— Alors ça sent le gaz de tous les côtés, conclut-il en vidant sa coupe d'un air morose. Et non, voilà... assis l'un en face de l'autre. (Il posa sur moi un regard indéchiffrable.) Je ne sais pas quoi dire, Delilah. Je ne saurais même pas par où commencer.

Une partie de moi eut envie de pleurer. Rien ne marchait comme prévu. Nos vies, à tous les deux, devenaient un gigantesque sac de nœuds. Je cillai pour repousser les larmes.

— Eh bien, tu pourrais déjà me dire comment tu vas, suggérai-je. On ne s'est pas beaucoup vu ces deux dernières semaines.

Je m'abstins de lui rappeler qu'il ne m'embrassait plus que du bout des lèvres depuis qu'il avait repris le travail.

Chase réfléchit à la question sans détacher de moi son regard mélancolique et limpide. Le nectar avait rendu ses yeux incroyablement lumineux. Je percevais des changements dans son aura – une étincelle, une force que je ne parvenais pas à identifier, et qui le transformait lentement.

— Comment veux-tu que je te réponde alors que je ne le sais même pas moi-même ? Qu'est-ce que je suis censé faire, dis-moi ? Sauter de joie en criant : « Ha, ha ! Ouais ! Maintenant je va pouvoir survivre à tous les gens que j'ai connus ! » ? explosa-t-il en reposant son verre avec tant de force qu'il faillit le briser.

Blessée, je repoussai une nouvelle montée de larmes.

— Nous n'avions pas d'autre choix que celui de t'administrer le nectar de vie, lui rappelai-je. Tu aurais peut-être préféré qu'on te laisse mourir ?

Il changea de position sur sa chaise en soupirant.

— Ouais, je sais. Je sais. Et je vous en suis reconnaissant, crois-moi. Mais c'est tellement bordel dans ma tête depuis ! Je dois me préparer à vivre plus de mille ans, bien sûr, mais... je se

confusément autre chose... Je ne sais pas ; c'est... nébuleux. J'ai l'impression que le nectar a ouvert une sorte de... porte en moi. Je me sens... mis à nu, et il n'y a pas moyen de remettre les pièces dans la disposition où elles se trouvaient avant. J'ai peur de me pencher sur ce qui m'arrive.

Lentement, il me prit la main. Je le regardai, mais il ne dit rien. L'équinoxe d'automne s'était révélé sanglant, pénible et douloureux – pour Camille comme pour lui. La Mère Lune avait entraîné ma sœur dans la Chasse la plus importante de sa vie, en la défiant de sacrifier la licorne noire pour lui permettre de renaître tel le phénix. Camille en était ressortie couverte du sang de la Bête. À la suite de cela, on l'avait littéralement poussée dans les bras d'Aeval. Il lui faudrait bientôt descendre dans les anciens royaumes de la reine de l'ombre et de l'hiver.

Quant à Chase... Après s'être à moitié vidé de son sang, il était devenu pratiquement immortel enfin, d'un point de vue humain.

— Quand tu seras prêt à en parler..., commençai-je.

— Quoi ? Tu joueras les gentilles psys pour le mutant ? gronda-t-il en me foudroyant du regard.

— Non. Je t'écouterai, parce que c'est le rôle d'une petite amie. (Je le dévisageai, irritée par sa virulence de sa colère.) Chase, ce n'est pas juste. Nous avons prévu que tu boives le nectar. Maintenant, tu sembles dire que tout est ma faute !

— Je sais ! Je suis désolé. Ce n'est pas mon intention. Mais tu m'as dit que le rituel imposait une préparation, et maintenant je comprends pourquoi. Je ne suis plus humain, mais je ne sais pas ce que je suis ! J'ai mille années devant moi et aucune idée de ce que je vais en foutre !

Je repoussai ma chaise. J'avais ma dose. Et j'étais trop fatiguée pour gérer ses angoisses en plus des miennes.

— Eh bien... J'ai du mal à imaginer ce que tu traverses. J'essaie, pourtant, c'est vrai. Mais on dirait que tu n'as pas besoin de moi pour t'aider à tirer cela au clair.

— Attends ! C'est juste que... Putain, je ne sais pas quoi dire... (Il se laissa mollement retomber contre le dossier de sa chaise.) Je voudrais pouvoir affirmer que tout va bien. J'ai l'impression que je devrais déborder de joie, que je devrais penser : « Waouh ! Je vais avoir la chance folle de rester plusieurs siècles avec ma petite amie ! » Mais Delilah... Je dois me montrer honnête envers toi. Face à la possibilité, à présent réelle, de m'engager de la sorte, je ne suis plus certain d'être vraiment prêt.

Les yeux brûlants, je m'efforçai de contenir les larmes.

— On dirait que je suis moins douée que Sarah pour prendre soin de toi, lâchai-je avec amertume.

Le médecin elfe qui travaillait avec lui à la brigade fées-humains du CSI avait suivi de très près l'évolution de son état pendant que le nectar s'infiltrait dans son système, modifiant chaque cellule altérant jusqu'à son ADN.

— C'est peut-être parce qu'elle ne veille pas sur moi, justement ! rétorqua-t-il. Elle se contente de me conseiller, sans me dorloter ni me traiter comme un monstre de foire ou un gosse à prendre avec des pincettes ! (L'air soudain malheureux, il enfouit son visage entre ses mains et se frotta le front.) Pardonne-moi, Delilah. Je t'aime. Je t'aime, c'est vrai. Mais en ce moment, je ne sers à rien à personne. Pas plus à toi qu'à moi.

Je me rassis au bord de ma chaise, l'estomac noué.

— Je sais ce que tu ressens. Mais je t'en prie, Chase, ne me repousse pas !

— J'ai besoin de rester seul quelque temps. Pour réfléchir. Et puis, tu dois surtout veiller sur Camille en ce moment. Pour elle aussi la vie est devenue un enfer. Quant à Henry... Ce pauvre vieillard, on lui a carrément pris la sienne. Va faire la fête, amuse-toi. Soutiens ta sœur, elle le mérite. Sache que si tu rencontres quelqu'un et que tu as envie de lui, je ne poserai pas de question.

J'ouvris la bouche pour protester, mais il secoua la tête. J'eus l'impression qu'on m'avait brusquement poussée hors du nid. Sans un mot, je me dirigeai vers la porte en ravalant mes larmes.

partageais au moins l'avis de Chase sur un point : notre ami Henry Jeffries avait connu le sort le plus tragique dans toute cette histoire. Il travaillait au *Croissant Indigo* — la librairie de Camille — quand Stacia et ses laquais avaient plastiqué la boutique pour nous dissuader de les chercher de trop près. Henry n'avait pas survécu à ses blessures. Et nous ne parvenions toujours pas à nous débarrasser de l'odeur de fumée incrustée dans les murs.

J'atteignais la porte quand une voix s'éleva derrière moi.

— Ça va, Delilah ?

Je pivotai. C'était Vanzir, le chasseur de rêves longiligne devenu notre esclave. Depuis six ou sept mois, nous commencions lentement à développer une vague forme d'amitié. Menolly et lui traînaient souvent ensemble, et je discutais avec lui de temps en temps. Camille gardait ses distances mais elle devenait moins méfiante au fil des semaines.

Ses yeux tournoyèrent, formant un kaléidoscope de couleurs sans nom. Avec ses cheveux platine hérissés façon David Bowie version roi des gobelins, il semblait mal à l'aise sans son pantalon en cuir et son débardeur moulant. La queue-de-pie lui allait pourtant plutôt bien.

— Ouais, ouais, répondis-je en haussant les épaules.

— Mon cul, ouais ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu sens un danger ? Des démons ?

Il s'appuya contre le mur et me lança un rapide coup d'œil. Il ne voyait manifestement pas tout ce qui me contrariait.

— Ah, les hommes ! grommelai-je. Démons, humains, même combat : vous ne comprenez rien de rien ! (Il me regarda, les yeux ronds. Je secouai la tête et l'écartai de mon chemin.) J'ai besoin de prendre l'air. Je vais courir un peu.

— Mais quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

Je poussai la porte, profitant de la liesse générale — on portait un toast à l'heureux... euh, peut-être « couple »... à l'heureux mariage — pour m'éclipser. Je savais que Camille ne m'en voudrait pas. Seules Menolly et elle savaient ce que je traversais en ce moment. Ce que nous traversions, tous.

La salle des fêtes de Rhyne Wood se situait dans un immense parc. Elle appartenait à la ville mais on pouvait la louer pour organiser des réceptions. Contrairement au premier mariage de ma sœur, improvisé, limite incognito, avec Flam et Morio, celui-ci comptait plus de cent invités. Autant de gens, cela prend de la place — d'où le choix stratégique de Rhyne Wood. La salle comportait une piste de danse, une belle, grande cuisine, et un service de traiteur.

L'ancienne demeure privée ne constituait qu'une petite partie du grand jardin sauvage de Fireweed, qui mesurait plus de quatre cents hectares et bordait la côte de Puget Sound. J'évitais prudemment le périmètre de la butte qui surplombait le bras de mer. Je détestais l'eau, et je refusais d'y tomber par accident. Il me restait toutefois de multiples sentiers, arbres et buissons où me perdre. Dès que je m'estimai suffisamment loin de la maison, je me changeai en chat, ma forme de garde native. Les témoins de ma transformation la croyaient extrêmement douloureuse, mais en fait, pas du tout — à condition d'aller lentement. Je n'éprouvais qu'un changement de perception caractérisé par des images un peu brouillées, un peu floues.

Débarrassée de mes vêtements, à l'exception d'un collier bleu pétant, je m'élançai dans les sous-bois en humant des odeurs aussi riches et réconfortantes qu'une tasse de chocolat chaud par une froide nuit d'automne. Le temps se rafraîchissait, mais ma fourrure me protégeait bien. Libérée de mes soucis, je bondis dans l'herbe humide et m'égaillai dans la brume du soir, pourchassant les quelques papillons assez braves pour affronter la pluie.

Je fondis sur un Anna Blue et l'avalai tout entier dans un rapide *scrontch scrontch*. Ses fines ailes, légères comme des plumes, me chatouillèrent la gorge. Je dressai aussitôt l'oreille en percevant un bruissement dans l'herbe, et m'élançai vers un bosquet d'aulnes entouré d'épais buissons de myrtilles.



Le bon sens me dictait de me maintenir à bonne distance des fourrés ; ma queue risquait de prendre dans les grosses épines. Mais je sentais mon cœur, enivré par l'odeur de la chose terrée sous les broussailles, cogner dans ma poitrine. J'avais envie et besoin de me dégourdir les pattes d'éprouver le frisson de la chasse, de mordre et lacérer pour évacuer mon agressivité. Je pourrais certainement jouer au chat et à la souris avec ce qui se trouvait sous le feuillage.

Alors que je contournais prudemment le buisson, les feuilles s'agitèrent, et je me retrouvai nez à nez avec... un autre chat ?

Je penchai la tête de côté en observant la créature. Mignonne, toute duveteuse, noire avec une bande claire, une queue bien fournie... Non. Il ne s'agissait pas d'un félin. J'en avais déjà vu de semblables ; mais où ? J'avançai prudemment en m'interrogeant sur ses intentions. Sa longue queue frémit dans la brise, si jolie, si tentante, que j'en oubliai mes bonnes manières et lui sautai dessus.

La créature se tourna, me présentant son arrière-train.

*Oh, meerde ! Une moufette !*

À l'instant même où son nom me revint, la créature visa, tortilla des fesses, et m'envoya un large jet de liquide. Je bondis en arrière avec un miaulement rauque. Trop tard. Ma fourrure était tout imprégnée du fluide nauséabond. Heureusement, la moufette avait raté mes yeux. Sans lui laisser l'occasion de retenter sa chance, je me précipitai vers la maison, la queue entre les jambes.

En atteignant les marches, je ralentis et éternuai violemment. *Merde, merde, merde !* Que faire ? Si j'entrais, j'empesterais toute la salle. Je ne pouvais pas non plus me retransformer et offrir dix fois plus de surface puante ! Je tournai nerveusement en rond devant l'escalier. Je voulais que l'odeur s'évapore. Sur le champ !

La chance me sourit. Vanzir m'observait depuis le perron. Je le regardai, les yeux écarquillés, priant pour qu'il ne se mette pas à rire. Il rentra sans un mot et ressortit un bref instant plus tard en compagnie d'Iris et de Bruce. La *Talon-Haltija* regarda autour d'elle en grimaçant. Je poussai un miaulement plaintif.

— Par tous les saints ! s'écria-t-elle en collant sa flûte de champagne entre les mains de son ami. (Elle dévala les marches, l'air horrifié, et s'immobilisa à un mètre de moi.) Ma pauvre chérie ! Oh, là là ! Comment va-t-on te ramener à la maison ?

Rozurial choisit cet instant pour sortir à son tour. Son regard passa de Vanzir à Bruce, qui tenait toujours la coupe, puis survola Iris et se posa sur moi. Je le vis étouffer un éclat de rire et cracher rageusement.

— Non ! C'est bien qui je crois ? pouffa-t-il. Hé, chérie, faut t'acheter un déo !

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Bruce.

Iris me regarda en inclinant la tête. Je pouvais presque voir les rouages tourner sous son crâne.

— On rentre. Il faut la laver. Rozurial, emmène-la par la mer ionique. Bruce et moi vont te rejoindre en voiture.

Elle se pencha en agitant le doigt dans ma direction. J'eus très envie de taper dessus. Mais j'avais appris à refréner mes envies avec elle. Iris n'hésiterait pas à me soulever par la peau du cou, du haut de son mètre vingt.

— Écoute-moi bien, Delilah. Je sais que tu comprends, et je te conseille d'obéir. Interdiction formelle de te transformer. Ce sera encore pire si tu dégages cette odeur de tout ton mètre quatre-vingt-cinq. Entendu ?

Je la regardai, et cillai. Si je lui désobéissais, je passerais un très mauvais quart d'heure. Je répondis donc par un miaulement complaisant.

— Parfait. Rozurial, je ne veux pas t'entendre ronchonner, tu y vas, c'est tout. Chéri, tu veux bien dire à Camille où nous allons ?

Bruce s'exécuta.

— Je viens avec vous, annonça Vanzir. Je ne me sens pas super à l'aise en costard.

— Bien. J'aurai probablement besoin de ton aide.

---

L'incube me prit dans ses bras. Je me blottis contre lui en frottant la tête contre sa poitrine. Mon petit doigt me disait que je n'allais pas aimer le sort qu'Iris me réservait ; j'avais besoin de réconfort. Je lui lançai mon plus beau regard de bon chaton gentil en ronronnant de toutes mes forces. Il renifla et me gratta derrière les oreilles.

— Courage, petite. Courage. Allez, on y va. Tu es en sécurité. Évite juste de te débattre et de me sauter des bras.

En un clin d'œil, je me retrouvai avec lui dans la mer ionique, et traversai tout un monde pour parcourir vingt-quatre kilomètres.

Roz me déposa devant le perron en m'interdisant d'entrer tant qu'Iris ne se serait pas occupée de mon cas.

— Je reviens dans une minute pour garder un œil sur toi. Cela dit, je doute qu'on vienne chercher des noises, avec l'odeur que tu dégages.

Il disparut à l'intérieur de la remise transformée en studio qu'il partageait avec Vanzir et Shamas. Entre les trois maris de Camille qui vivaient désormais avec nous, et Bruce qui dormait avec Iris la plupart du temps, nous devenions une sacrée famille élargie.

J'essayai de humer l'air à la recherche d'ennemis potentiels, mais ma puanteur masquait tout le reste. J'avais mal aux yeux, au nez et à la gorge ; je me sentais nauséuse, comme si une méga boule de poils se formait dans mon estomac. Tête basse, je m'approchai du perron en essayant d'éviter qu'un héros potentiel du monde animal m'aperçoive.

Roz revint au bout d'un moment, vêtu d'un jean moulant et d'un débardeur de muscu, s'allongea dans l'herbe près de moi, ses longs cheveux bouclés étalés tout autour de sa tête comme un soleil.

— Regarde ce ciel, boule de poils, murmura-t-il en me grattant la tête. Regarde les astres qui tournent au-dessus de nous. J'ai marché au milieu des étoiles, tu sais.

Il baissa la voix, adoptant un rythme sinueux que je trouvai rassurant et séduisant, même sous sa forme de chat.

— J'ai traversé les terres ioniques et dansé au cœur des aurores boréales. Quand je cherchais des fils de pute de Dredge, j'allais où le vent me poussait, je suivais toutes les pistes possibles. Je suis allé des royaumes du Nord aux déserts du Sud, de Valhalla aux portes de Hel, en croisant tant de terre et tant de beauté qu'on pourrait penser que plus rien ne m'atteint désormais. Mais les étoiles... Les étoiles restent le trésor ultime. Elles sont brillantes, immaculées, toujours inatteignables.

Je me laissai tomber sur le flanc. Il se mit sur le ventre et arracha un long brin d'herbe pour m'écarter et chatouiller l'estomac.

— Je sais que tu t'inquiètes pour Chase. Mais Delilah, il faut que tu arrêtes de t'accrocher si c'est ce dont il a besoin. Le nectar de vie crée des ravages si l'esprit n'est pas correctement préparé à ses effets. Tu as sauvé la vie du détective. Mais il se retrouve privé d'une chose dont il n'était pas prêt de se défaire. La mortalité, dans le sens que les HSP lui donnent, est en grande partie ce qui rend les humains... eh bien, humains, justement. Quand tu as si peu de temps à vivre, tu l'exploites au maximum. À présent, tu dois accepter de te mettre en retrait et de laisser Sarah l'aider. Elle sait ce qu'il faut faire.

Il avait raison, bien sûr, mais je ne voulais pas l'admettre. Camille et Menolly me rabâchaient exactement la même chose depuis plusieurs jours ; venant d'elles, cela ressemblait plus à de l'ingérence fraternelle qu'à un véritable conseil. Je poussai un petit miaulement.

— Oui, tu comprends tout cela et tu n'aimes pas ce que je dis. Mais écoute-moi juste une fois, veux-tu bien ? Je sais ce qu'on éprouve quand notre vie s'écroule.

Roz parlait effectivement en connaissance de cause. Dredge avait massacré toute sa famille Zeus et Hera, en plus de le séparer à jamais de la femme qu'il aimait parce qu'ils manquaient de pioches pour leurs petits jeux, l'avaient transformé, lui simple Fae, en incube en un battement de cils. Alors oui, la vie de Chase avait été chamboulée en une fraction de seconde ; mais pas aussi violemment que celle de Rozurial.

J'entendis une voiture s'arrêter dans l'allée, et reconnus le chauffeur de Bruce derrière le volant. Iris et son petit ami descendirent du véhicule, suivis de Vanzir. C'était probablement mieux ainsi. Le chasseur de rêves ne remportait pas la palme du convive le plus populaire de la soirée ; il se sentirait probablement mieux à la maison qu'à une fête dont la plupart des invités l'évitaient.

La *Talon-Haltija* rentra en courant dans la maison et ressortit moins de dix minutes plus tard, vêtue d'un tablier en caoutchouc et de la robe qu'elle réservait aux corvées les plus dégoûtantes. Elle se campa devant moi, les poings sur les hanches.

— Bon. Je ne sais pas comment tu t'es retrouvée dans ce pétrin, mais on va s'occuper de toi. (Elle me prit dans ses bras en évitant visiblement de respirer par le nez.) Mon dieu, fillette, tu pue. Qu'es-tu allée dire à cette moufette ?

Je voulus protester que ce n'était pas ma faute et que je n'avais rien fait du tout. Mais je savais qu'Iris percerait ce mensonge. J'avais envahi le territoire de la moufette avant de l'agresser en lui sautant dessus.

L'esprit de maison me cala contre sa hanche et remonta les marches du perron, où m'attendait une chose si horrible que mon instinct de survie prit la relève. Les yeux rivés sur la grande bassine pleine d'un liquide aussi épais que sombre, je me débattis de toutes mes forces.

La *Talon-Haltija* tenta de me retenir, mais ses gants en caoutchouc glissaient sur mon poil. L'instant où je sentis sa prise se relâcher, je bondis vers la porte ouverte de la cuisine.

— Delilah ! Reviens immédiatement ! Ramène tes petites fesses poilues sur le champ !

Je courus ventre à terre vers l'escalier, mais Vanzir s'interposa en ricanant. Sans me laisser le temps de réagir, il m'attrapa par la peau du cou et me souleva dans les airs.

— Je te tiens, rominet !

Je me contorsionnai en crachant, mais il résista. Me tenant à bout de bras, il me ramena sous le porche et me laissa tomber sans cérémonie dans la bassine. Iris claqua la porte pour que je ne puisse plus entrer. Résignée, je soufflai et attendis. J'étais déjà mouillée ; autant les laisser me donner un bain. De plus, une odeur de bloody mary me parvenait malgré mes émanations. Je lapai prudemment le liquide.

*Pas mal, pas mal.*

La *Talon-Haltija* entreprit de me frotter avec le jus de tomate, et même si je répugnais à l'admettre, je trouvais cela plutôt agréable. Je détestais cette odeur de moufette qui me retournait le cœur, et si Iris pensait qu'un bain de Pago pourrait m'en débarrasser, j'acceptais volontiers de me remettre à elle. D'ailleurs, pour bien lui témoigner mon assentiment, je lui permis même de me frotter le ventre. Elle m'enleva mon collier et je me sentis nue. Après tout, il contenait mes vêtements. Si elle ne le portait pas en me transformant, je n'aurais strictement rien sur le dos.

Au bout d'une dizaine de minutes, l'esprit de maison fit signe à l'incube de la suivre ; ils s'éloignèrent, laissant le chasseur de rêves me maintenir dans la bassine.

— Alors, il est bon le bain-bain du rominet ? On est heureux comme un chaton dans l'eau roucoula-t-il.

*Heureusement que je sais que tu plaisantes, bonhomme, sinon tu serais déjà mort !* songai-je.

Vanzir nous appartenait corps et âme. Si nous souhaitions qu'il meure, il périrait sur le champ. Il avait trahi Karvanak pour se battre à nos côtés, nous mettant face à deux options : le tuer, ou le réduire en esclavage. Nous avons choisi la deuxième, mais nous ne pouvions plus revenir en arrière. Il était

nous, à présent. Pour toujours et à jamais.

~~Je me vengeai en lui mordillant le pouce. Il haussa les sourcils, mais sa tignasse blond platine~~  
la David Bowie version Ziggy Stardust ne bougea pas d'un poil. Je me demandai combien de pots de  
gel il utilisait pour les maintenir en place.

Iris et Roz revinrent sur ces entrefaites. La *Talon-Haltija* me sortit du bain et me plongea dans  
une nouvelle bassine, qui contenait de l'eau tiède.

— Oh, oh ! lâcha-t-elle.

Cela n'augurait rien de bon.

— Ah, la vache ! renchérit Roz. Ça ne va pas lui plaire du tout ! Tu crois qu'il y a un risque de  
transfert... ?

*Quoi, quoi ? Quel transfert ? Qu'est-ce qui se passe ?*

— Hum, Delilah, ma chérie, je pense que tu devrais te transformer. Vanzir, tu veux bien aller  
chercher une serviette ? Je peux t'assurer qu'elle ne voudra pas remettre ses vêtements. Quel  
dommage, une si jolie robe ! Tu vas devoir t'en racheter une.

*Ma robe !* Oh, non ! Je n'y pensais même plus ! La moufette venait de ruiner ma plus belle robe  
du soir. Ma seule robe du soir.

Iris me posa par terre et je reniflai. Mais ? Je puais toujours ! Je soufflai comme un bœuf  
secouai la tête, balançant de l'eau de tous les côtés. L'esprit de maison s'écarta d'un bond.

— Je comprends que tu sois mécontente, mais je te prie de surveiller tes manières. J'aimerais  
éviter de sentir ton odeur, si possible. Ha, voilà la serviette. Soyez gentils, les garçons, arrêtez de  
taquiner.

Elle prit la grande serviette de plage des mains de Vanzir dont le sourire allait à présent d'une  
oreille à l'autre. Oh, il allait le payer ! Roz saisit une extrémité du rectangle de tissu. Iris attrapa  
l'autre, en regardant fixement les deux mâles jusqu'à ce qu'ils détournent la tête. En temps normal,  
me moquais bien qu'ils se rincent l'œil ou pas ; mais là j'étais furax, et la *Talon-Haltija* le savait.

Je me retransformai lentement, n'étant pas d'humeur à supporter en plus de méchantes crampe  
Plus je prenais mon temps et mieux cela se passait. Je me relevai et, consciente de ma puanteur,  
m'enroulai dans la serviette. Le regard d'Iris remonta jusqu'à mon visage.

— Par toutes les étoiles ! murmura-t-elle, les yeux écarquillés. Je ne m'attendais vraiment pas  
cela...

— Mais quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Si personne ne me répond, je redeviens chat et je vous  
promets que vous allez tous tâter de mes griffes !

— Reste cool, poil de carotte ! sourit Vanzir en m'ébouriffant les cheveux.

Cette fois, il dut lever la main au lieu de la baisser.

*Poil de carotte ?...*

— Non... Non, dites-moi que j'ai mal compris... ! m'écriai-je en m'élançant vers la salle de  
bains, laissant dans mon sillage un effluve de moufette frangé de tomate.

J'allumai la lumière et me précipitai vers le miroir. Mais en découvrant mon reflet, je ne pus  
m'empêcher de grogner. Mes magnifiques cheveux blonds étaient parsemés de taches de couleur  
criardes : je ressemblais à Ronald McDonald, en strié. Le jus de tomate, colorant les zones les plus  
claires, avait transformé ma chevelure en patchwork de rose, de rouille et d'orange brûlé.

— Putain, putain, putain ! Merde !

Iris passa la tête dans l'encadrement de la porte.

— Oh, Delilah, je suis tellement désolée ! J'ignorais que cela donnerait ce résultat ! Et cela n'est  
même pas réglé le problème de l'odeur.

— Je pue et on dirait qu'une bombe de teinture a explosé au-dessus de ma tête ! me lamentai-  
en me laissant tomber sur le rebord de la baignoire.

J'aimais mes cheveux. Ils n'avaient rien de bien particulier, même pas une super coupe à mode, mais ils se mariaient bien avec mes yeux verts, et puis, c'étaient les miens. À présent, pouvais concourir pour l'imitation la plus foireuse de Lil' Kim.

— Bon, file sous la douche. Tu arriveras peut-être à éliminer un peu de l'odeur. En attendant, vais voir ce que je peux trouver. Aussi loin que je me souviens, c'est la première fois qu'un de mes proches se fait asperger par une mouffette.

Sur ce, elle sortit en marmonnant.

Je grimaçai et affrontai à nouveau mon reflet. C'était affreux. J'avais l'air d'une punk avec mes pâtes roses et orange, et le blond, en dessous, devenu cuivre. Cela ne s'appliquait pas uniquement à mes cheveux, d'ailleurs, mais à l'ensemble de mon corps. Les sourcils, la fine repousse de poils sur mes jambes, et... ah, ouais, là on pouvait parler de « buisson-ardent » ! Pour la première fois de ma vie, j'envisageai sérieusement de supplier Camille de m'enseigner la technique du maillot brésilien.

— Et putain ! Encore un problème à gérer ! grognai-je.

Pour l'heure, je devais avant tout me débarrasser de cette odeur. Iris choisit ce moment pour revenir avec une bassine contenant une bouteille d'eau oxygénée, un paquet de bicarbonate de soude et du liquide vaisselle.

— Voilà, annonça-t-elle. Remplis la baignoire.

Je m'exécutai en silence et reculai pour la laisser verser une tasse de bicarbonate dans l'eau, puis le litre entier d'eau oxygénée, et un quart de tasse de produit vaisselle. J'observais l'eau saumâtre d'un air dubitatif, mais la *Talon-Haltija* me poussa en avant. J'entrai prudemment dans la baignoire.

Cela ne ressemblait pas du tout au bain moussant frais et mentholé que j'aurais pris avec plaisir. Au contraire. Iris entreprit de me récurer avec tant d'enthousiasme que je me crus soulagée d'au moins sept années de peaux mortes. Quand elle cessa enfin de me décaper vigoureusement le corps à la tête à l'aide de la loofah, ma peau avait une teinte rose vif. Pourtant, en me rinçant, je sentis encore la puanteur. Elle semblait juste un peu étouffée. Un peu.

— Oh, mon dieu ! s'écria l'esprit de maison en me regardant.

Sans un mot, je me tournai vers le miroir. Au rose, à l'orange et au blond cuivré se mêlaient désormais des taches blond platine à cause de l'eau oxygénée. En bas aussi.

— Merde ! grognai-je en secouant la tête. Comment va-t-on arranger cela ?

Iris se mordit la lèvre. Je ne lui avais jamais vu un air aussi coupable.

— Je ne sais pas trop. Compte tenu du côté Fae de ton héritage, j'ignore comment tes cheveux réagiraient à une coloration. En particulier après l'eau oxygénée. Laisse-moi faire quelques recherches, voir si je trouve un sort. La magie pourra peut-être arranger les choses.

— Je refuse que Camille touche à mes cheveux ! Je me rappelle très bien la fois où elle prétendu se rendre invisible. Elle est restée à poil pendant toute une semaine sans même s'en rendre compte. Il a fallu qu'on lui dise que le sort ne fonctionnait que sur ses vêtements !

Un coup frappé à la porte interrompit ma diatribe. Je m'enroulai dans la serviette pendant qu'Iris allait ouvrir. C'était Vanzir.

— Delilah, Luke est là. Il voudrait te parler.

*Luke* ? Le barman du *Voyageur* ? Il dînait chez nous de temps en temps, mais nous n'y l'attendions pas ce soir. Je pressentis les problèmes.

Je regardai ma poitrine, dissimulée sous la serviette. J'étais fine, mais en aucun cas décharnée. On ne voyait pas mes os sous la jolie couche de muscles.

— Je suis à moitié nue, mais il devra s'en accommoder. Je ne m'habillerai pas tant que je puerai comme ça. Je ne veux pas ruiner mes vêtements.

J'entrai dans le petit salon et saluai le loup-garou adossé au mur. Grand, maigre, on aurait presque pu le prendre pour un cow-boy, sans la cicatrice qui courait sur sa joue. Un petit sourire dans

sur ses lèvres. Malgré la longue queue-de-cheval disciplinée qui lui tombait dans le dos, ses cheveux donnaient l'impression d'être naturellement ébouriffés et indomptés.

Il toucha le bord de son chapeau.

— Miss Delilah, comment vas-tu ? En dehors de ta rencontre avec une moufette.

— C'est si évident ?

— Hum, eh bien, entre ton... parfum et ta nouvelle couleur de cheveux... Je parie qu'Iris essayé de te laver avec du jus de tomate.

Un sourire nonchalant remplaça un instant son expression inquiète. Il lança un clin d'œil à l'esprit de maison, qui rougit. Je hochai la tête.

— Ouais, un truc comme ça. Suivi d'un mélange délirant à base d'eau oxygénée. Tu n'aurais pas une solution, par hasard ?

— Si, peut-être. Au moins pour l'odeur. Mais il faut que je repasse chez moi. J'ai appris à fabriquer un produit lorsque je faisais encore partie de la meute : nous avons découvert que le jus de tomate donnait de très mauvais résultats sur les fourrures claires. Mais avant cela, j'aurais besoin de tes services, si tu veux bien.

— Mes... services ? dis-je en me raidissant et en prenant soudain conscience de ma semi-nudité.

— Tu es bien détective, non ?

Il s'efforçait de me regarder en face, mais je vis ses yeux s'égarer une ou deux fois sur ma poitrine avant de remonter rapidement jusqu'à mon visage. En fait, je trouvais cela mignon. Il rougissait et, derrière les effluves de moufette, de jus de tomate et d'eau oxygénée, je sentais son odeur musquée. Elle restait trop légère pour indiquer de l'excitation ; mais de toute évidence, il aimait les femmes.

— Oh ! Euh... oui. (Je passai dans le salon en lui faisant signe de me suivre.) Assieds-toi. Dis-moi, quoi as-tu besoin ?

Il s'installa sur le canapé tandis que je me dirigeais vers le rocking-chair. Sans me laisser le temps de poser mes fesses, Iris se précipita pour étendre un morceau de tissu infâme sur le siège. Super. Je commençais à me sentir lépreuse. Je me pelotonnai néanmoins dans le fauteuil en veillant bien à ce que rien d'indécent ne dépasse.

— Ma sœur a disparu, annonça Luke.

— Je ne savais même pas que tu en avais une !

— Elle venait de décider de s'installer en ville. Elle m'a parlé d'une sorte de vision... de son besoin soudain de vivre à Seattle... sans m'en dire davantage. Elle a quitté la tribu depuis quelques semaines, chose totalement impensable, sauf lorsqu'on en est excommunié comme moi.

— T'a-t-elle dit pourquoi ?

Je commençais à me poser des questions sur les lycanthropes. Le système de caste variait selon les espèces de garous, et j'avais entendu parler de règles extrêmement patriarcales chez les loups — qui n'encourageait pas l'indépendance d'esprit chez les femelles.

— Ouais. J'y reviendrai dans une minute. Bref, elle m'a appelé cet après-midi en arrivant en ville. Elle pensait prendre une chambre et se reposer un peu avant de me retrouver au bar sur les coupes de 20 heures. Mais elle n'est pas venue. J'ai appelé les flics. Ils ne commencent à enquêter sur la disparition des créatures surnaturelles qu'au bout de quarante-huit heures, ce que je trouve complètement con. Ma sœur a fait tout le chemin depuis l'Arizona et je m'inquiète pour elle. Je suis passé à son hôtel. Elle s'est présentée à la réception à 14 heures et ils ne l'ont plus revue depuis.

— Elle a peut-être été retardée en rendant visite à quelqu'un, suggérai-je, intéressée à présent, en attrapant un carnet posé sur la table basse.

Luke secoua la tête.

— Non. Elle ne connaît personne à part moi. Mais elle m'a affirmé que Seattle l'appelait. C'est

le verbe qu'elle a utilisé – « appeler ». Ce qui me tracasse surtout, c'est qu'elle attend un bébé. Un garou enceinte de sept mois ne disparaît pas comme ça. Elle devrait être en train de préparer sa tanière pour les louveteaux... enfin, les enfants, pour ainsi dire.

Le ton de sa voix tranchait avec son apparence tranquille. Je sentis la panique croître sous surface.

— Comment s'appelle-t-elle ? As-tu une photo ?

Il sortit un cliché jauni de son portefeuille. En le lui prenant, je remarquai la corne qui s'étirait dans ses paumes et sur ses doigts. Ces mains-là avaient connu des travaux bien plus difficiles que ce qu'elles effectuaient au bar. Des cicatrices pâles lui zébraient la peau.

La jeune femme sur la photo semblait âgée de vingt-cinq ans, ce qui, compte tenu de la longévité des créatures surnaturelles, ne constituait pas un véritable indice. Ses yeux ressemblaient à s'en méprendre à ceux de Luke. J'y vis une sorte de sauvagerie, de désir ardent derrière des aboiements méfiants. Ses cheveux, aussi blonds que les blés et rehaussés de reflets vibrants couleur miel, lui arrivaient aux épaules. Elle était magnifique, lumineuse, et dangereuse.

— Elle s'appelle Ambre. Ambre Johansen. Je ne l'ai pas revue depuis plusieurs années.

Il se tut, et je sentis qu'il ne disait pas tout. Il avait probablement sa petite idée sur la question. Je libérai mon glamour et lui ordonnai mentalement de s'ouvrir à moi.

— Que s'est-il passé, à ton avis ?

Il prit une profonde inspiration et la relâcha lentement en me regardant dans les yeux.

— Je crois que son connard de mari est venu la chercher. Elle m'a laissé entendre au téléphone qu'on l'avait suivie. Je pense qu'il veut tenter de la... convaincre de réintégrer la meute. L'ego des mâles se hérissent lorsque les femmes s'en vont. Rice est un sale type grossier et méchant. J'ai peur qu'il la traque et la tue. (Lentement, ses derniers remparts cédèrent.) Ambre est la seule famille qui me reste.

— On la retrouvera, lui assurai-je en posant ma main sur la sienne. Je te promets qu'on va tout faire pour.

Mais au fond, j'espérais qu'il ne soit pas déjà trop tard.

## Chapitre 2

---

À cet instant, la porte d'entrée s'ouvrit sur Menolly qui soutenait une Nerissa visiblement ivre. Elles riaient. Je remarquai les crocs, légèrement allongés, de ma sœur mais un coup d'œil à la pumgarou m'apprit qu'elle allait bien. Ma sœur déposa délicatement sa petite amie dans un fauteuil et l'embrassa sur la joue.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demanda-t-elle en apercevant Luke. (Elle le regarda dans les yeux sans ciller, à sa manière si troublante.) Il y a un problème au bar ?

Je priai pour qu'elle ne me regarde pas tout de suite. J'imaginai déjà ce qu'elle dirait, et ce n'aurait certainement pas flatteur.

— Chrysandra me remplace, répondit-il en haussant les épaules. J'avais besoin de parler à ta sœur... et à toi, si tu veux bien écouter.

Il arrivait qu'il lui tienne tête, et qu'elle lui rabatte son caquet, mais ils s'entendaient beaucoup mieux que la plupart des loups-garous et des vampires. Luke était un super barman, et ma sœur une bonne patronne.

Menolly s'assit en tailleur au bord du canapé.

— OK. Que se passe-t-il... ? (Elle s'interrompit en humant l'air et se tourna vers moi.) C'est toi qui pue comme ça ? Qu'est-ce que tu as foutu... (Elle se tut à nouveau, me dévisagea longuement, eut un petit rire étranglé.) Oh, putain ! Tes cheveux !

— Ah, ouais, ça, grimaçais-je. Bon, en résumé : moi. Moufette. Pschitt. Jus de tomate. Eau oxygénée et bicarbonate de soude. Résultat : l'orange flamboyant tacheté que tu vois. Iris est en train de voir si on peut me faire une teinture ou si ça va encore empirer les choses.

— Je suis bien contente de ne pas respirer ! s'esclaffa-t-elle.

— Je crois pouvoir régler le problème de l'odeur, intervint Luke en se laissant aller contre le dossier de sa chaise. Mais je refuse de toucher ton espèce de serpillière multicolore !

Je cillai et fronçai les sourcils.

— Ouais, j'ai la méchante impression que je garderai cette tête-là jusqu'à ce que mes cheveux repoussent.

Menolly pouffa. Je lui lançai un regard noir, mais elle haussa les épaules.

— Quoi ? C'est marrant. Et si quelqu'un peut assumer ce look, c'est bien toi.

— C'est ça ; et la marmotte, elle met le chocolat dans le papier d'aluminium ? (Je soupirai.) Tu ne devrais pas plutôt t'occuper de Nerissa ? Elle semble complètement à l'ouest. Qu'est-ce que vous attendez ? Qu'est-ce qu'elle a bu pour se mettre dans un état pareil ?

— Je crois qu'elle a vidé une bouteille de champ' à elle seule, répondit ma sœur en souriant de toutes ses dents. Au fait, Camille et son harem sont restés pour saluer les derniers invités, mais ils n'auraient pas dû. Ils devraient plus tarder. Je préfère te prévenir avant qu'elle arrive : fais gaffe à ce que tu pourras dire au sujet de notre illustre géniteur et de sa présence très remarquée au mariage. Ça lui a foutu un sacré coup. Je l'ai entendue parler avec Iris un peu plus tôt. Elle s'empêchait clairement de pleurer.

— Merde. Il aurait pu faire un effort ! Je ne l'avais jamais vu traiter Camille de cette façon.

— Ouais... À part, justement, la fois où elle lui a annoncé qu'elle était avec Trillian. Je trouve sa réaction dégueulasse ; Camille s'est toujours démenée pour la famille et l'OIA. Franchement, ça m'a foutu hors de moi ! Son attitude de merde, il peut bien se la carrer dans le...

— Hé, tu parles de notre père ! l'interrompis-je.

Malgré ses torts, je ne pouvais pas m'empêcher de prendre sa défense. C'était dans ma nature



c'était gravé en moi – même si, en l'occurrence, mon cœur ne trouvait pas beaucoup d'arguments en sa faveur.

— Je pourrais aussi bien parler de Zeus, je m'en tape ! Il n'avait pas le droit de lui faire ça. (Elle regarda Nerissa.) Ne t'inquiète pas pour elle. Elle est bien, là. Où est Vanzir ?

— Au studio.

— OK. Alors, Luke, raconte-moi ce qui t'arrive.

Tandis que le lycanthrope expliquait son histoire, je regardai par la fenêtre en réfléchissant aux paroles de Menolly. Après tout ce que nous avons traversé l'an dernier, le fait que Père ignore ain Camille était, effectivement, plus humiliant qu'une gifle.

Au fait, qui suis-je ? Eh bien, parfois, je ne suis plus totalement sûre de le savoir. Les choses ont énormément changé en un an. En arrivant sur Terre, je croyais la vie, les gens, relativement bons. Au présent que je vis au milieu d'une zone de guerre, je perds chaque jour un peu de mon innocence. La plupart des HSP – humains au sang pur – qu'on croise dans la rue ignorent les dangers qui planent sur leur monde et sur leurs vies. Je ne suis qu'un des rares soldats en première ligne qui essaie d'empêcher un désastre.

Je n'aurais jamais employé le terme de « soldat » pour me décrire un an auparavant. « Agent », oui, celui de l'OIA. Mais soldat ?... Pourtant, c'est ce que nous sommes devenues, mes sœurs et moi, ainsi que nos amis – en nous dressant contre les hordes de démons qui veulent franchir les portes séparant les mondes.

L'Ombre Ailée, le puissant seigneur démoniaque qui règne sur les Royaumes Souterrains, entre en anéantir la Terre et Outremonde. Il lui faut pour cela retrouver les sceaux spirituels – neuf pierres magiques issues du morcellement d'un puissant objet antique – soigneusement dissimulés de sorte à empêcher, justement, une telle invasion des mondes des hommes et des Fae. Or, les sceaux commencent à refaire surface ; nous devons donc à tout prix nous en emparer avant les démons. Pour l'instant, nous parvenons encore à leur barrer la route et à empêcher les digues de s'ouvrir. Mais nous courrons contre la montre.

Je m'appelle Delilah D'Artigo ; je suis un chat-garou. Je découvre depuis peu un nouvel aspect de ma double nature, une forme de panthère noire qui émerge en moi sur la sollicitation de mon maître, le seigneur de l'automne. Je porte sur le front la marque de ses fiancées de la mort mais contrairement aux autres, j'évolue encore dans le monde des vivants, et je suis destinée à porter un jour son enfant. Au début, je craignais un peu la sauvagerie et la férocité de mon côté panthère, mais je l'apprécie de plus en plus. Il fait partie de moi, à un point que je n'aurais jamais cru possible. J'assume pleinement ma nature de prédateur, autant sous forme de chat domestique que de grand félin. Ma jumelle Arial, morte à la naissance, vient parfois m'aider dans mes combats sous forme de léopard fantôme. Je la sens toute proche, comme un gardien, et je sais qu'elle veille sur moi. Mais j'aimerais pouvoir lui parler vraiment.

Mes sœurs et moi – Menolly, un vampire, et Camille, une sorcière de la lune récemment promue prêtresse – sommes mi-humaines, mi-Fae. Il arrive que cet héritage court-circuite nos pouvoirs au plus mauvais moment. Disons juste que, malgré tous nos efforts, nous n'obtiendrons jamais la récompense de meilleures employées du mois.

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, notre mère, une humaine appelée Maria D'Artigo, s'est éprise d'un Sidhe prénommé Sephreh. Elle l'a suivi en Outremonde, et épousé ; mes sœurs et moi sommes les fruits de leur magnifique histoire d'amour. Je suis arrivée deux ans après Camille, Menolly encore deux ans plus tard. Physiquement, les terriens nous donnent une vingtaine d'années, c'est d'ailleurs, à peu de chose près, notre âge mental, même si nous mûrissons nettement plus vite ces derniers temps – mais en âge terrien, nous frôlons en fait la soixantaine.

Nous avons perdu notre mère quand nous étions très jeunes. Elle est tombée de cheval. Camille

pris la relève en s'efforçant de la remplacer – une tâche intimidante pour une si jeune fille. Et puis, y a de cela treize ans, en temps terrien, Menolly est devenue vampire. Pendant tout ce temps, nous savions pouvoir compter sur le soutien de notre père. Jusqu'à ce dernier mois, c'était un roc. Mais les choses changent. La roue tourne. Ce que l'on croyait sûr ne correspond plus à la réalité.

Et nous n'avons plus le temps de nous adapter. Les jeux sont faits, et nous nous retrouvons pris dans un tournoi à mort sans issue.

Menolly se laissa aller contre le dossier du canapé en regardant Luke.

— On va tout mettre en œuvre pour la retrouver, promit-elle. Si sa saloperie de mari essaie effectivement de la ramener de force, je te promets qu'on lui fera passer l'envie d'essayer.

Ma sœur ne laissait aucune chance aux hommes violents. En fait, ils lui servaient de dîner. Elle nourrissait de criminels et de moins que rien.

— Merci, patronne, soupira le lycanthrope avec un petit sourire. Je ne voudrais pas passer pour grand frère surprotecteur, mais elle n'a jamais mis les pieds dans une grande ville. Je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter.

Menolly se pencha en avant dans le tintement des perles d'ivoire ornant ses tresses cuivrées. Elle était aussi petite que j'étais grande.

— Luke, tu permets que je te pose une question ?

— Bien sûr.

— Si son mari la maltraitait, pourquoi ton clan n'a-t-il pas réagi ? questionna-t-elle, sourcils froncés, en pianotant sur le bras du canapé.

Le loup-garou soupira.

— C'est l'une des raisons de mon départ. Enfin, de mon excommunication. Je n'en parle pas souvent. (Il marqua une courte pause.) Les mâles de la tribu de la zone rouge sont des alphas extrêmes. Je ne le supportais plus.

— Que s'est-il passé ? demandai-je, en percevant soudain chez le barman une profonde insoupçonnée.

— J'aimais une femme. Marla. Nous voulions nous marier. Mais le chef de meute l'a donnée à ces jeunes alphas qui se sont acharnés sur elle. J'ai voulu m'enfuir avec elle. Le chef nous a surpris... présent elle est morte et je suis un paria. Avoir défié l'autorité du chef m'empêche à tout jamais de réintégrer mon clan.

Menolly demeura silencieuse. J'attendis. Les yeux de Luke reflétaient la douleur qui lui brisait le cœur. Je me sentis coupable. J'avais outrepassé mes droits en l'interrogeant ainsi.

Au bout d'un moment, il se leva.

— J'ai dit à Delilah tout ce que je savais sur Ambre. (Il se tourna vers moi.) Passe au bar demain. Je t'apporterai le produit. Pour l'odeur.

Sur ce, il hocha la tête et toucha à nouveau le bord de son chapeau. Je le regardai, et rougis. Mon dernier rapport sexuel remontait à plus d'un mois ; Luke était grand, mince, très viril... Mais il ne m'excitait même pas. En vérité, cela me soulagea. Je nageais en pleine confusion avec Chase. Sans parler de Zachary. Le puma-garou avec qui j'avais couché deux fois, et à qui mon détective devait la vie. Ça mettait bien plus longtemps que prévu à guérir de ses blessures. À ma dernière visite au centre de rééducation, il avait refusé de me voir. Je lui téléphonais chaque semaine depuis son accident, en vain. Il ne prenait jamais mes appels.

Menolly raccompagna le loup-garou jusqu'à la porte. J'en profitai pour trier mes notes. Quand je relevai la tête, ma sœur m'observait en souriant avec beaucoup de douceur. Plus elle avançait dans sa nouvelle vie de vampire, plus ses yeux, autrefois d'un bleu magnifique, devenaient gris. J'y vis à cet instant des reflets argentés.

— Tu as besoin d'un mâle, pas vrai ? soupira-t-elle. Tu vois, c'est ce qui se passe quand on

s'engage avec quelqu'un. On commence à avoir besoin de leur présence, et puis... (Elle regarda Nerissa et haussa les épaules.) Et puis on ne parvient plus à imaginer notre vie sans eux.

À ce moment, je remarquai un anneau d'or à son index droit.

— C'est nouveau, ça, commentai-je en le désignant. Où est-ce que tu l'as eu ?

Elle plissa les yeux, mais je soutins son regard. Elle soupira sèchement. Je compris, à cet exhalaison volontaire, que je l'avais touchée. *Ouais ! Vas-y, Delilah ! Tu tiens le bon bout !*

— Oh, très bien. C'est Nerissa qui me l'a offerte. Il s'agit d'une... d'une bague d'engagement. Elle indique que nous ne sommes plus disponibles ni l'une ni l'autre – en tout cas, pas pour les femmes. Les hommes, bah... ça va, ça vient. Mais pour les filles, nous sommes exclusives. Je lui avais acheté la même.

Elle souleva délicatement la main de la puma-garou et j'y vis en effet un bijou identique, gravé de nœuds celtes. Je retins ma respiration en regardant ma petite sœur dans les yeux.

Menolly revenait de si loin... On l'avait torturée, violée, assassinée et jetée dans sa vie de vampire... Elle semblait heureuse à présent, en tout cas globalement, et elle parvenait enfin à s'ouvrir à l'amour. À l'amour, quelle qu'en soit la forme, qu'elle arrivait à gérer à ce stade.

Je lui pris la main et la posai doucement sur ma joue. Pour la première fois depuis sa transformation, la froideur de sa peau ne me repoussa pas. Je lui embrassai le bout des doigts. Des larmes de sang roulèrent sur ses joues. Sans un mot, elle écarta les bras et je me blottis contre elle.

— Je suis tellement désolée, Menolly ! J'ai essayé si souvent de t'accepter comme Camille, sans réserve, mais... mais j'étais terrifiée ! Et maintenant...

— Maintenant, tu n'as plus peur, chuchota-t-elle.

— Je n'ai plus peur, répétai-je, en prenant réellement conscience de cette vérité.

La terreur que provoquaient chez moi sa mort et sa renaissance, tombant soudain comme un voile, ne laissait plus devant moi que Menolly, ma petite sœur, révélée, satisfaite et radieuse dans sa nouvelle existence. Elle ne ressemblait plus à la création de Dredge, au monstre sanguinaire entraperçu ce jour-là, avant que Camille me fasse sortir par la fenêtre pour me protéger.

Lentement, elle me libéra. Je me laissai aller en arrière.

— J'en suis très heureuse. Mais chaton, il faut que tu me promettes de faire un truc pour moi, grimaça-t-elle.

— Quoi ? balbutiai-je, le souffle court, en craignant qu'elle exige de meilleures excuses.

— Arrange ta serpillière, expliqua-t-elle en désignant ma tête.

Iris choisit cet instant pour entrer dans la pièce. Elle portait un kimono de soie et ses cheveux ébouriffés, tombaient jusqu'à ses chevilles en pluie de mèches dorées et soyeuses. Ses joues roses reflétaient cette sensation de bien-être spécifique qu'on ne peut pas cacher.

*La crémière a vu le loup*, songeai-je spontanément.

J'agitai le doigt dans sa direction avec un grand sourire.

— Ouh ! Qui c'est qui a fait des choses avec son chéri ?

— Dis donc, ça ne te regarde pas ! riposta-t-elle, sévère. En revanche, tu as le droit de savoir que les résultats de mes recherches ne m'encouragent pas à tenter la coloration pour l'instant. Après l'oxygénée, ça risquerait de brûler complètement tes cheveux.

— Ouais, eh bien, non merci ! (Je lançai un coup d'œil à ma sœur.) Bon. Tu as raison, je dois agir. Je ne peux pas rester comme ça. L'heure est peut-être venue de changer. (Je me tournai vers Iris.) Va chercher tes ciseaux !

— Quoi ? Tu plaisantes ! s'écria la *Talon-Haltija* en me regardant comme si j'étais devenue folle.

— Pas du tout. Je veux une coupe courte et déjantée. Si je dois m'afficher avec ces tifs de punaises, autant aller jusqu'au bout. Comme ça, ma couleur naturelle reviendra à la repousse ; je couperai l

extrémités de temps en temps jusqu'à ce que toutes les taches aient disparu.

— Menolly émit un petit rire sceptique.

— Tu vas vraiment le faire, chaton ? Je parie que tu n'auras pas le cran d'aller jusqu'au bout !

— Observe ! Mets-nous *Jerry Springer* et fais péter les Curly fromage ! C'est la fête à la maison !

Ma sœur m'apporta complaisamment un bol de ces biscuits apéritifs orange et croustillants que j'aimais tant, ainsi qu'un verre de lait. Puis elle suggéra à Nerissa de s'allonger sur le canapé — la splendide amazone aux cheveux d'or s'exécuta et s'endormit prestement — croisa les jambes et s'éleva dans les airs en me lançant la télécommande.

Pendant que je zappais, Iris revint avec son kit et me pria de m'asseoir sur le coussin devant elle. J'étais si grande qu'elle dut encore monter sur un marchepied.

— J'aimerais bien quand même que cela ait de l'allure...

— Je sais ce que tu veux, fillette. Contente-toi de rester immobile.

Le premier coup de ciseau, le crissement des lames dans mes cheveux, fut une véritable torture. J'acceptai en frissonnant la poignée de mèches multicolores qu'Iris me tendait mais, en la regardant, je compris que j'avais pris la bonne décision. Mes cheveux frissaient à cause de l'eau oxygénée et du bicarbonate. Je ne pouvais vraiment pas garder ça sur la tête.

Tandis qu'Iris coupait et rasait par endroits, je commençai à trépigner d'impatience : j'étais pressée de découvrir le résultat. Je me sentais déjà différente — libérée de mes appréhensions vis-à-vis de Menolly, j'avais envie d'entreprendre de grands changements, de sacrifier les parties de moi-même que personne ne me rendaient craintive et hésitante. Ras le bol d'être timide et de douter de moi.

— C'est presque fini, déclara l'esprit de maison en m'époussetant les épaules.

Ma tête semblait beaucoup plus légère à présent, et ma nuque étrangement exposée.

— Je peux voir ?

— Dans une minute, promit-elle en sortant de la pièce.

Elle revint un bref instant plus tard avec un tube de gel, un brumisateur et un sèche-cheveux. Elle vaporisa mes cheveux, puis travailla le gel entre ses mains avant de me l'appliquer. Enfin, elle me maintint un moment le sèche-cheveux au-dessus de ma tête.

— Voilà ! Tu peux regarder, annonça-t-elle en reculant.

Je me levai lentement et me dirigeai vers le miroir accroché au-dessus de la cheminée. Je faillis ne pas me reconnaître. La coupe me faisait paraître encore plus grande. C'était si différent ! Le patchwork de couleurs, beaucoup plus joli à présent, me donnait un air culotté, un peu garce... voir de près était si dur à cuire.

— J'aime beaucoup ! m'écriai-je en remuant la tête dans tous les sens.

Le tatouage, au milieu de mon front, brillait sous les mèches qui se balançaient d'un côté et de l'autre. La faucille noire marquait mon appartenance au seigneur de l'automne. Je le touchai prudemment. L'énergie pulsait. Elle ne me quittait jamais et je la sentais devenir plus forte depuis un mois ou deux. Je pressentis soudain qu'une chose énorme et terrifiante se dirigeait vers moi, mais, bizarrement, cela ne m'inquiéta pas. Au contraire, je me sentis rassurée.

Alors que je me regardais dans le miroir, je commençai à me dédoubler. Mon visage oscillait entre mes traits de femme et ceux de ma panthère intérieure. Je me raidis, sachant ce qui se préparait.

Et soudain, Hi'ran apparut dans mon dos. Iris et Menolly ne pouvaient pas le voir, il venait uniquement pour moi. Un sourire étirait ses lèvres pleines et pâles, et ses longs cheveux noirs tombaient en cascade sur ses épaules dans une pluie de givre et d'argent.

Il posa les mains sur mes épaules. Je me laissai aller contre lui. L'énergie qui courait entre ses doigts me donna envie de lui tomber dans les bras.

— J'ai pensé à toi, ce soir, murmura-t-il. J'ai senti que tu avais besoin de moi.

Lentement, je me tournai vers lui. Il était tellement grand ! Des feuilles d'automne couleur feu, tombant en pluie continue de sa couronne, coloraient sa cape d'un ébène profond. Il approcha son visage du mien en me regardant sans ciller, et je me vis dans ses yeux, entourée du scintillement de milliers d'étoiles jaillies des profondeurs du gouffre.

Je respirai son parfum. Il sentait les feux de joie, la poussière de cimetièrre, les vieux livres, l'encre ancienne et le papier jauni ; la moisissure, la décomposition, les champignons, la mousse. Prise dans ce tourbillon d'effluves enivrants, je sentis mon cœur cogner dans ma poitrine.

— Je suis triste, avouai-je. Je sens s'éloigner celui que j'aime. Tant de choses nous menacent. Je ne suis pas sûre que nous parvenions à traverser l'orage qui s'annonce.

— Tu n'es pas en train de perdre ton amour, chuchota-t-il, et son souffle sur ma peau me fit l'effet d'une froide brise d'automne. Tu fais simplement de la place. Garde les yeux et l'esprit grands ouverts, ma douce. Souviens-toi de la courbe de mes lèvres, de l'odeur du vieux cuir et des carnavaux d'automne, du givre de mon souffle. Entends la chanson que ta marque murmure quand je suis près de toi.

Il souffla sur le croissant brillant. Une vibration courut dans tout mon corps, caressant chaque fibre de mon être une à une comme on joue d'une harpe. Je m'étranglai. J'avais envie de lui, envie de lui abandonner mon souffle... Il m'attira contre lui et m'embrassa.

Le monde se mit à tourner, formant un vortex de vie, de mort, de sang et d'os, de feuilles agitées par le vent, et sur sa langue je sentis des parfums de cognac, de genièvre et de ragoût de gibier. Je me noyai dans ce baiser. Un feu glacé courut à travers moi, remplissant chaque creux, chaque niche. Mes seins durcirent, enflammant chaque point de mon corps.

Je le serrai plus fort. Il glissa un genou entre mes cuisses et je m'ouvris à lui, mais il ne vint pas. Il me laissa me frotter doucement contre lui, et aspira ma vie. Quand je suffoquai, il posa à nouveau ses lèvres sur les miennes et d'un souffle léger me rendit à mon corps. Je gémissais doucement, et je jouissais.

L'orgasme tourbillonna en moi comme du beurre fondu, chaud, vibrant, aussi lisse que la lave en fusion, aussi crépitant qu'un feu de cheminée. Je m'étranglai en sentant mon maître enfouir son visage dans mon cou, et le contact de sa langue, qui enflamma tous les nerfs de mon corps.

— Ah, ma promise ! Ma fiancée vivante, murmura-t-il en me tenant par la taille. J'ai envie de toi, mais je ne peux pas te prendre. Pas encore. Tu mourrais. Mais un moyen se présentera... et un jour, tu me rejoindras dans mon monde.

Je ne parvenais pas à détacher mon regard du sien. Sa puissance et son charme m'envoûtaient.

— Vous avez dit vouloir que je porte votre enfant. Mais... comment ? Si vous ne pouvez... nous ne pouvons pas...

— Fais-moi confiance, cela viendra. Mais pas comme tu l'imagines. En attendant ce jour, ne pleure plus, ma délicieuse panthère. Ne pleure plus.

Il recula. Je tendis spontanément les bras vers lui. Les choses semblaient tellement plus simples dans son monde... Les options se limitaient à la vie, ou la mort. Hi'ran était un moissonneur... Si je suivais, tout deviendrait si facile...

Mais il secoua la tête.

— Non. Ton heure n'est pas venue. Il te reste bien des choses à accomplir avant que je puisse songer à te réclamer auprès de moi. Mais je serai toujours avec toi. Toujours, je te sentirai, et je saurai ce que tu penses.

Puis il disparut.

— Delilah ! Delilah, ça va ?

La voix de Menolly, résonnant dans ma tête, me ramena à moi. Lorsque je pivotai vers elle, ma sœur poussa un petit cri étranglé et recula d'un bond. Je vis ses crocs s'étirer. Mais elle se ressaisit et ferma la bouche.

— Je..., bafouillai-je, écarlate, en me demandant si je venais de me donner en spectacle devant elles.

Iris comprit mes craintes et secoua la tête.

— Inutile de nous expliquer : nous le sentons sur toi. Tu étais avec lui, n'est-ce pas ? Tu étais en transe.

Je hochai la tête.

— Oui.

Lentement, je posai ma main sur ma nuque. Ma peau frémissait encore du contact d'Hi'ran.

Menolly s'avança et m'observa longuement.

— À voir ton cou, ce devait être un sacré message !

Je regardai dans le miroir par-dessus mon épaule. Un énorme suçon s'étirait autour de l'endroit que mon maître avait embrassé.

— Euh, ouais... Je crois bien.

Je souris et m'empourprai. Et d'un seul coup, je m'effondrai comme un soufflé. Cette journée, l'odeur de moufette, mes cheveux de punkette, l'arrivée de... eh bien, ce que le seigneur de l'automne prévoyait... eurent raison de moi. Je me laissai tomber sur le sol.

— Tout va de travers ! me lamentai-je. Chase a tellement changé depuis son accident...

— Il te doit la vie. Sans le nectar, il serait mort, me rappela Iris, qui balayait les cheveux tombés à terre.

— Ouais. En tout cas, il ne me remercie pas en ce moment. Je crois qu'il est en train de prendre véritablement conscience des conséquences – et laisse-moi te dire que l'absence de préparation n'arrange pas du tout les choses ! En plus, je sens comme une menace bizarre qui plane au-dessus de moi. Le seigneur de l'automne a des projets...

Je ne pouvais pas l'appeler « Hi'ran » devant d'autres personnes. C'était notre secret, un nom qui n'appartenait qu'à moi.

— Qu'est-ce que Chase t'a dit ?

Je secouai la tête.

— Honnêtement, j'ai refoulé. Il était si raide, si distant... Je ne peux pas gérer ses angoisses pour l'instant. Cela fait-il de moi une mauvaise petite amie ?

— Non, cela te rend à moitié humaine. Une pure Fae se serait débarrassée de lui depuis longtemps, m'assura la *Talon-Haltija* en s'asseyant près de moi sur l'ottomane. Ma chérie, Chase a besoin d'aide, et plus que tu ne peux lui apporter. Laisse agir la magie de Sarah. Elle sait gérer ce genre de problèmes.

— Oui, je suppose qu'il est entre de bonnes mains. Très bien, je m'incline.

Bien sûr, l'idée me blessait toujours, mais je ne pouvais pas me permettre de gaspiller plus d'énergie. Je me lassais d'essayer de le soutenir alors que mon assistance n'était manifestement pas bienvenue.

Nous étions assises là, tableau vivant illuminé par les lampes de style Tiffany que Morio avait dénichées dans une boutique d'occasions, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir et le rire de Camille résonner dans le hall. Je me relevai lentement pour m'asseoir dans un fauteuil, mais je n'y coupai pas : ma grande sœur entra dans le salon, me lança un bref coup d'œil en jetant sa veste sur le dossier du rocking-chair, et vint s'asseoir près de moi.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle en me prenant la main. Vous avez reçu de mauvaises nouvelles ? Un message de chez nous ?

C'était sa façon de demander si notre père nous avait contactées à travers le miroir de murmures. Navrée de la décevoir, je secouai rapidement la tête.

— Non, ma chérie, pas de message. Du moins, pas que je sache.

Elle se figea en me dévisageant.

— ~~Qu'est-ce qui est arrivé à tes cheveux ? (Elle éclata de rire.) J'adore ! Tu fais très punk. Ça va super bien ! (Toutefois elle grimaça et agita la main devant son nez.) Cela dit, Iris avait raison. Cette moufette ne t'a pas ratée !~~

— Ouais, mais ça puait encore plus avant.

Je me levai au moment où les hommes de ma sœur arrivaient. Ils eurent la délicatesse d'éviter tout commentaire sur mon nouveau parfum, même si je vis Flam dissimuler un sourire et Morgrimacer. Trillian, lui, offrit son aide à Iris et se dirigea vers la cuisine.

— Et alors, tu penses les garder comme ça ? poursuivit Camille en tournant autour de moi pour étudier ma coupe. J'aime beaucoup. Ça te donne l'air plus expérimentée.

Je souris avec douceur.

— Peut-être. Je ne sais pas. Tout change, tout bouge.

Alors que je me tournais à nouveau vers le miroir, mon reflet se mit à étinceler ; mes visages de chat et de panthère se superposaient à mes traits de femme, comme si tous les aspects de ma personnalité se fondaient en un seul. Mon tatouage émit brièvement une lumière rouge, puis redevint noir brillant. Une vague de chaleur me parcourut de part en part. Je vacillai et me retins au fauteuil le plus proche.

— Waouh, qu'est-ce que c'était ?

J'avais l'impression de me consumer de l'intérieur. Prise de sueurs, je rejetai la tête en arrière. Cela me rappelait confusément ma première transformation en panthère ; sauf que je n'étais pas en train de me changer en félin. Plutôt en colonne de flammes, apparemment.

— Merde ! Putain mais qu'... Qu'est-ce qui se passe ?

Et soudain, tout devint noir. Le sol se précipita à ma rencontre, et ce fut la dernière chose que j'eus sentis.

# Chapitre 3

---

Je m'assis en clignant des yeux et regardai autour de moi. Je me trouvais dans une forêt, entouré de buissons et de sous-bois touffus et indomptés. Les arbres, démesurément grands, semblaient dresser jusqu'au ciel, cèdres, sapins, chênes, aulnes, bouleaux aux troncs envahis de champignons, de mousse qui tombait également des branchages en fine dentelle verte dansant dans la brise légère. Les rameaux se couvraient d'un camaïeu de teintes, rouges, orange, jaunes, or bruni, et de tout gouttaient les derniers vestiges d'une ondée automnale.

Je me levai, m'inspectai de la tête aux pieds, mais tout semblait normal. Pas de coup, de bleu, de coupure. Je promenai mon regard alentour en me demandant si je rêvais. Je me tenais sur une sentinelle qui s'enfonçait dans la forêt, et je fus soudain prise du désir intense de la suivre. Je ne savais pas où me trouvais, mais je sentais qu'on m'attendait là-bas.

Je me mis à courir, gagnant peu à peu en vitesse. Les arbres filaient, flous et indistincts, autour de moi et je pris conscience du plaisir que le mouvement me procurait. Mon corps paraissait plus vivant que jamais, plein d'une énergie quasiment électrique, tout au plaisir de la course. Mes muscles se réjouissaient. Je les sentais s'étirer, rouler, se gorger du sang qui courait dans mes veines.

Le ciel était déjà sombre. En dépit de la luminosité réduite, je distinguais aisément les branches qui jonchaient le chemin. Je m'aperçus soudain que je n'éprouvais ni fatigue ni essoufflement. Je franchis d'un bond des rochers aussi gros que ma tête, puis un tronc d'arbre tombé en travers de la route, et je commençai à entrevoir l'extrémité du chemin.

Le besoin de courir décrut, mais l'attraction ne demeurait pas moins intense. Entre les derniers arbres, à la lisière des bois, j'aperçus une vaste zone d'ombre – une sorte de bosquet. En son centre se trouvait une estrade de bronze circulaire, gravée de runes et de symboles que je ne parvenais pas à lire.

Je m'approchai lentement en retenant mon souffle, curieuse de savoir ce qui se passerait. L'air était saturé d'une magie imprégnait cet endroit ; je la sentais crépiter dans l'air. Même si j'ignorais comment l'utiliser, je ressentais parfaitement sa présence. Elle courait en moi, me picotait la peau comme un million d'aiguilles.

Soudain, sous mes yeux, une silhouette apparut sur l'estrade. C'était un homme, jeune, probablement âgé de moins de trente ans – vêtu d'un complet sombre. Il paraissait perdu, hagard. Je fronçai les sourcils. *D'accord, et qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?*

— Ta formation commence, ma chère, annonça une voix derrière moi.

Je me retournai d'un bond et me retrouvai face à une femme, petite, menue, vêtue d'une longue robe légère de la couleur du ciel. Ses cheveux, aussi cuivrés que ceux de Menolly, tombaient dans ses épaules en mèches ondoyantes. Elle portait sur la tête une guirlande de feuilles d'automne et – je retins mon souffle – sur le front, un tatouage identique au mien, à la seule différence qu'une flamme vivante brillait au centre du croissant. Un entrelacs de lianes et de feuilles complexe s'étirait sur ses bras dans un mélange d'orange et de noir lumineux, tatouages luisants qui reflétaient le noir de nos faucilles.

— Vous... vous êtes..., balbutiai-je.

— Une fiancée de la mort, comme toi – ou presque. Je n'appartiens plus au monde des vivants, mais mon corps demeure aussi tangible que le tien.

Ses yeux croisèrent brièvement les miens alors qu'elle m'étudiait de la tête aux pieds. J'eus l'impression qu'elle me passait au crible, qu'elle me jugeait, et qu'elle trouvait à redire à ce qu'elle voyait. Je rougis et baissai la tête.

— Je m'appelle Greta, reprit-elle. On m'a choisie pour te former.



- [The Truth of Valor \(Confederation Novel\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [Contacts : Langue et culture franÃ§aises \(9th Edition\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [Witches Abroad \(Discworld, Book 12\) pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [Medieval Naval Warfare 1000-1500 \(Warfare and History\) pdf, azw \(kindle\)](#)
- [The Artisan Jewish Deli at Home pdf, azw \(kindle\)](#)
  
- <http://conexdx.com/library/The-Truth-of-Valor--Confederation-Novel-.pdf>
- <http://www.experienceolvera.co.uk/library/The-Walking-Dead--Volume-4--The-Heart-s-Desire.pdf>
- <http://rodrigocaporal.com/library/Witches-Abroad--Discworld--Book-12-.pdf>
- <http://conexdx.com/library/Medieval-Naval-Warfare-1000-1500--Warfare-and-History-.pdf>
- <http://paulczajak.com/?library/The-Artisan-Jewish-Deli-at-Home.pdf>